

BABEL TOUR

J'ai passé mon enfance dans une tour, dans une cité HLM en Normandie. En revenant de l'école, je mangeais mon goûter dans l'escalier. Je m'asseyais sur les marches et j'écoutais. La cage d'escalier aspirait les bruits des vingt étages et me les renvoyait mélangés, pleins de sens et de non-sens. J'entendais les disputes des locataires du cinquième, la mère de ma copine Elisabeth, les tubes et les informations à Europe numéro un, le jeu des Mille francs, les bébés pleurer et les feuilletons de la première télévision.

Retrouver les sons d'autrefois, mettre des visages sur ces sons, retrouver les fragments de vie, d'histoires qui se mélaient dans la cage d'escalier de mon enfance est sûrement la première raison pour moi de faire ce film. Dans le mot histoire au pluriel et au singulier réside peut-être une autre raison.

J'avais l'impression quand j'étais enfant dans cette tour, qu'on était les jouets impuissants de la réalité sociale. Toute la vie était commandée ailleurs par l'office HLM, l'administration où travaillait mon père, le gouvernement, etc... Rien ne nous appartenait. On partirait de la cité HLM sans laisser de traces et on perdrait les visages amis.

Quand je me suis promenée dans cette tour à Mantes la Jolie et que me sont revenues les nappes sonores évanouies, j'ai commencé à imaginer les habitants de cette tour et évidemment à envisager leur histoire dans une autre perspective que celle de la passivité et de l'impuissance de l'enfance.

J'ai commencé à voir concrètement comment dans cette tour déserte, délabrée, j'étais dans un lieu où s'était vécue et faite l'histoire des vingt dernières années.

J'ai commencé à imaginer un film qui rendrait compte de cette vision que j'avais qui était une vision à plusieurs dimensions, dans le temps et dans l'espace.

Les vies qui se sont succédées, croisées là les unes après les autres, les unes au dessus des autres, j'avais envie de les entendre et d'ordonner leurs échos, leur chair, comme une musique qui aurait duré vingt ans et qu'on n'aurait pas entendue, qu'on n'aurait pas écoutée, une musique composée de la naissance des enfants, des premiers hommes sur la lune, de l'apprentissage d'un métier pour l'un, de la réparation de l'Aronde, de la radio dans la voiture pour la Fêtes des Pères, du souvenir d'une glace à la fraise pour l'autre, peut-être pour ses voisins des retrouvailles avec leur meilleurs amis, pour le troisième de ce chagrin d'amour qui a duré cinq ans, pour celle là d'une robe que Corinne lui avait passée et pour l'autre un souvenir du jour où il y avait tellement de brouillard qu'on avait l'impression en haut de la Tour d'être sur une île.

Si l'on sait écouter, je suis toujours frappée par la poésie des souvenirs des uns et des autres, la poésie du prosaïque, de l'ethnographie des impressions.

Si l'on sait voir, je suis toujours frappée de la manière extrêmement précise, codée dont les gens s'assoient, font leurs comptes, se grattent la tête, donnent un tape à leurs enfants, collent les vignettes de Sécurité Sociale, prennent une photo.

J'ai envie de faire un film qui soit comme un fleuve, plein de corps et de paroles. J'ai envie de faire un film qui rende compte de cette impression de roman contemporain, de chœur aux mille voix que j'ai eu en me promenant là bas. Je n'ai pas envie de faire une enquête sociale, j'ai envie de faire une enquête sensible.

C'est l'occasion rêvée de tenter de faire un film documentaire non linéaire et non-chronologique, fragmenté. Un babel film, un fleuve film orchestré par la géographie des lieux, les associations d'idées, d'images, d'évènements et de mots. La vision que j'avais en me promenant le long des coursives dans cette tour, c'était celle d'une gigantesque machine à produire

des histoires.

Mais dit le lecteur, qu'est ce qui fait passer d'une séquence à l'autre, d'un thème à l'autre dans cette machine à produire des histoires ?

Je pourrais bien sur proposer un personnage fil directeur : un médecin, le réparateur de télé ou une jeune fille née dans la tour et qui aurait aujourd'hui vingt trois ans et peut-être ces personnages interviendront par moments mais j'aimerais que ce film là ne soit pas entravé par cette fausse politesse de la fiction dans les documentaires, j'aimerais que le film passe prosaïquement d'une séquence à l'autre par les escaliers, les portes et les couloirs.

C'est un film de montage que je propose et un film d'affects. Un film où ça fait de l'effet aux habitants de revenir, de se retrouver là, où on met en scène ce retour pour que ça leur fasse de l'effet, qu'ils le disent, le montrent.

Ils auront apporté un objet, une photographie ou un film super 8 ou une cassette vidéo. J'aurais organisé une rencontre entre tous les habitants succesifs d'un appartement. J'aurais apporté une bande d'actualité des années 70 ou un morceau de feuilleton de 1968, ou une chanson de 1980, ou un magazine féminin de 78...

Je les vois se balader, toucher, se baisser, me montrer ceci ou cela, regarder par la fenêtre.

Film matérialiste : film qui cherche à voir et à faire sentir la matière des souvenirs et de la vie, ce qu'il en reste dans les murs et dans les têtes.

Là, sur le seuil de cette porte... là en choisissant ce papier epint... là cette tâche sur le mur... la vue de cette fenêtre... ce balcon d'où j'ai failli me jeter... cette baignoire où je prenais des bains quand j'attendais la naissance de mon fils... cette phrase que j'ai dit ce jour là, ce que je dis aujourd'hui... etc...

C'est un lieu archéologique dont les habitants ne sont pas des fantômes. On peut les faire revenir pour comprendre et voir ce qui faisaient battre leur coeur et se courber leurs épaules.

Cette tour ne peut voir se tisser son histoire que par un acte

arbitraire car elle comme ses consœurs a été conçue pour qu'on n'y fasse pas d'histoire, qu'on y passe sans nouer de liens durables, sans laisser de traces, pour que les personnes qui y vivaient ne deviennent ni des héros, ni des personnages.

Comment l'auteur choisira-t-il ses personnages ?

Fera-t-il un bouquet mélangé: des vieux, des africaines, une institutrice, un des premiers habitants, un des derniers, une famille unie, des divorcés, des grévistes, des petits bourgeois, des enfants, des chats et quelques amoureux, forcément car ce qui intéresse l'auteur, c'est le flot des destins possibles et la mer des visages dans les rues les soirs d'été.

La transformation, la métamorphose des objets et des sentiments, c'est précisément ce qu'on peut voir à l'œuvre si on repeuple un instant cette tour, comment ça vibre et ça a vibré dans ce béton. On choisira des personnages consentants, intéressés par cette quête et vibratoires !

Cette tour pour moi est comme un corps caverneux, plein de voix et plein de vides. J'ai envie d'entendre et d'ordonner les voix, de retrouver le souffle de ces lieux vides: renaissance et deuil des années 67-87.

Donner dix ou quinze visages et souvenirs au Jonas qui habita vingt ans dans cette baleine.

En faisant de ces fragments un seul morceau (de musique), un continuum de sons et d'images, contribuer à faire entendre et à faire voir dissonances et harmonies, beauté et trivialité mélangées de la vie passée là comme dans les nappes sonores dont je jouissais autrefois sur les escaliers de mon HLM.

Musique !